

## Lecteur Retroneus

M. Pierné et son orchestre. Je ne contenait ni une Symphonie de Beethoven, ni quelque extrait des œuvres de Wagner, ni même la pleunicharde *Symphonie pathétique* de Tchaïkowsky, il n'avait attiré qu'un public clairsemé, mais d'ailleurs très vibrant? Jean LOBROT.

## Concerts-Lamoureux

Samedi 29 novembre. — L'orchestre fut intelligemment et brillamment conduit par M. François Rasse, directeur du Conservatoire de Liège. La *Première Symphonie* de Schumann, le *Don Juan* de M. Richard Strauss, plus deux numéros empruntés à Wagner reçurent, grâce à lui et à ses dignes musiciens, la plus satisfaisante interprétation.

Il en fut de même pour la fort intéressante *Fantaisie sur deux Noël wallons* de M. Jongen. Les thèmes en sont heureusement choisis, puis développés, variés et orchestrés de la plus captivante manière. C'est un charmant tableau sonore, évocateur et pittoresque, qui fait honneur à la Wallonie. M<sup>lle</sup> Nany Philippart qui nous chanta trois mélodies, successivement dues à Duparc, Chausson et Fauré, possède une intelligente diction et une voix agréable dans le médium et les nuances atténuées.

René BRANCOUR.

Dimanche 30 novembre. — Un concert intéressant, dirigé avec autorité par M. François Rasse. D'abord l'*Héroïque* de Beethoven. Puis le *Concerto en mi*, pour violon, de Bach, avec M<sup>me</sup> Suter-Sapin. La gracieuse musicienne l'a interprété plus en artiste qu'en virtuose. Elle a des sonorités agréables, un coup d'archet ample, le sentiment du rythme. Une œuvre du compositeur Jog Jongen, que les Belges considèrent, à l'heure actuelle comme leur plus grand, fut très chaleureusement accueillie. Cette œuvre, intitulée *Fantaisie sur deux Noël wallons*, fait un peu songer, par son écriture, à du Vincent d'Indy, sans doute parce que le maître de la Schola et M. Jog Jongen sont cousins en César Franck. Les deux thèmes des Noël sont d'une naïveté charmante. Ils sont successivement exposés, et passent par tous les instruments, des flûtes gracieuses aux trombones retentissants. Ils finissent par se superposer et l'œuvre s'achève dans une envolée grandiose où tout l'orchestre se déchaîne pour fêter la gloire du divin nouveau-né.

M. François Rasse dirigea après la belle imagerie musicale de l'histoire chrétienne, la partition orientale de l'*Oiseau de Feu*; pour ma part je regrette qu'au concert on supprime le jeu des princesses avec des pommes d'or, comme l'on supprime le si amusant carnaval dans *Petrouchka*. Ce regret exprimé, je ne puis que redire tout le charme mélodique, toute la richesse orchestrale du merveilleux ballet.

La *Chevauchée des Walkyries* mit fin à ce beau programme. M. B.

## Concerts-Pasdeloup

Samedi 29 et dimanche 30 novembre. — L'audition en allemand de *Tristan et Isolde* a suscité samedi et dimanche des manifestations bien regrettables. N'en exagérons pas l'importance, mais blâmons ceux qui se permettent d'invectiver publiquement des artistes parce qu'ils sont étrangers, et un chef d'orchestre parce que la représentation commence avec un quart d'heure de retard. Quant à la question des coupures de la partition, il en est de nos concerts comme de nos théâtres : l'horaire les rend inévitables. Il est assurément dommage de couper des passages sublimes : mais dans *Tristan*, ils le sont tous. Quoi qu'il en soit, il est bien étonnant que le seul amour de la musique puisse transformer une salle de concerts en réunion politique; mais ce dernier mot est d'une impression trop menaçante pour que nous n'arrêtions pas là nos remarques.

M. Melchior est certainement le plus beau Tristan que l'on puisse entendre. Il prend son personnage sous l'angle tragique, l'impreint de fatalité et le conduit, aveugle,

jusqu'à l'ardent mort d'amour. M<sup>me</sup> Hafgren-Dinkela ne semble pas, en un point, être l'Ysolde de son Tristan. Car, à tant de passion, elle n'oppose guère que charme et simplicité. Peut-être faudrait-il revoir la scène pour bien confirmer cette impression. Toutefois, ce sont là, vocalement, de magnifiques artistes, et il est rare que Bayreuth nous en envoie d'autres. Près d'eux, il faut louer M<sup>me</sup> Kirowa, Brangène exaltée, MM. Serrano, Gradwohl et Podesta, et surtout M. Ruehr, de l'Opéra de Munich, qui a prêté à Kurvenal des accents d'une rare et profonde humanité.

M. Inghelbrecht a conduit l'orchestre avec son habileté et son autorité coutumières — et, au sein d'un état de passion général, félicitons-le d'avoir gardé le sang-froid nécessaire pour assurer une exécution aussi soignée dans les détails que parfaite dans l'ensemble. Tony AUBIN.

## Orchestre Symphonique de Paris

Jeudi 27 novembre. — Un grand chef d'orchestre étranger dirigeait ce concert : M. Horenstein. Il nous a donné de *Mort et Transfiguration* de R. Strauss une interprétation ardente et noble, il a créé pour nous un monde de lumière et tiré de l'excellent orchestre des effets qui furent une révélation. Il a donné de la *Septième Symphonie* de Beethoven une exécution qui devait la métamorphoser dans l'esprit de beaucoup de Parisiens : accentuant des reliefs seulement esquissés d'ordinaire, préparant ses fortissimi par une gradation savante, n'hésitant pas à presser le mouvement pendant quelques mesures pour établir un rapport entre l'intensité de l'orchestre et le rythme, dessinant avec une sécurité rare les pleins et les déliés des phrases mélodiques! Son grand succès fut bien mérité. Entre l'œuvre de Strauss et la *Symphonie* figurait le *Quatrième Concerto* pour piano et orchestre de Rachmaninoff. L'auteur lui-même était au clavier. Son concerto lui a permis de mettre en valeur son prodigieux mécanisme, ses sonorités infiniment variées, son élégance de virtuose entre les virtuoses.

Marcel BELVIANES.

Dimanche 30 novembre. — Wladimir Golschmann dirigeait l'orchestre. Il revenait parmi nous après une longue absence et de nombreux concerts en diverses villes de province, en d'autres pays d'Europe, en Amérique. Sa précision frémissante, sa fougue jamais désarticulée, sa sensibilité constamment lucide montrèrent plus que jamais souhaitable l'inclusion régulière, en notre vie musicale, de son action ordonnatrice.

Ce fut d'abord le *Concerto grosso en ré mineur*, n° 21, op. 6 n° 10, de Haendel, qui, grâce à lui, réapparut en toute la pureté de ses traits. Et non moins fidèles, plus tard, allaient être les exécutions des trois danses du *Tricorne* de Manuel de Falla et de la *Seconde Suite de Daphnis et Chloé* de Ravel.

Pour orchestre seul, figuraient encore au programme l'*Andante* de la *Symphonie en la mineur* d'Alexandre Tansman (et pourquoi n'était-ce point cette *Symphonie* tout entière?) et le *Divertissement* pour orchestre de chambre de Jacques Ibert.

L'*Andante* de Tansman est dominé par un thème d'ample envergure, qui, à mesure qu'il se déploie, est comme déchiré par ses propres radiations. Il contient en lui-même, dirait-on, la force qui à la fois le dilate et le consume. De mélodie, par l'harmonisation, peu à peu il devient rythme et s'achève en se divisant. Une sorte d'élément deltaïque est en lui. Énergie ou lassitude? Nul ne le peut dire, actuellement du moins; et n'en serait-il de même pour la plupart des structures thématiques dans la musique d'aujourd'hui? Seule départagera l'épreuve par la puissance de projection à travers le temps.

Le *Divertissement* de Jacques Ibert, première audition, est écrit pour flûte, clarinette, basson, cor, trompette, trombone, quatuor d'archets et piano. C'est une musique de scène pour une pièce de Labiche, le *Chapeau de paille d'Italie*; mais pleinement séparable de ce prétexte, et de tout prétexte déterminé. Rapide, fusante, légère, puis tout d'un

Le Ménestrel, 05.12.1930, p. 7  
Downloaded from RetroNews, 2026

Paris Symphony Orchestra

Thursday, November 27. A great foreign conductor led this concert: Mr. Horenstein. He gave us an ardent and noble interpretation of R. Strauss's *Death and Transfiguration*, creating for us a world of light and drawing out effects from the excellent orchestra that were a revelation. He gave a performance of Beethoven's *Seventh Symphony* that was to transform it in the minds of many Parisians: accentuating reliefs usually only sketched, preparing his fortissimos with a skilful gradation, not hesitating to accelerate the movement for a few bars to establish a relationship between the intensity of the orchestra and the rhythm, and drawing out the highs and lows of the melodic phrases with rare assurance! His great success was well deserved. Between the Strauss work and the Symphony was Rachmaninoff's *Fourth Piano Concerto*. The composer himself was at the keyboard. His concerto allowed him to showcase his prodigious technique, his infinitely varied sonorities, and his virtuoso elegance.

Marcel Belvianes

[Translation: Google]